

1948

# Eusko-Jakintza

REVUE  
D'ETUDES BASQUES

REVISTA  
DE ESTUDIOS VASCOS

## ARKIBIDEA

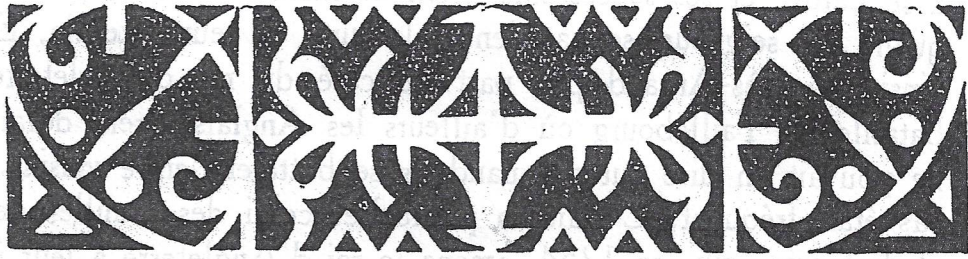
	<u>Page</u>
J. M. de BARANDIARAN. — <i>Ele zahar</i> .....	1
Gerard BÄHR. — <i>Baskisch und Iberisch</i> .....	3
Severo ALTUBE. — <i>Fonética y etimología euskéricas</i> .....	21
Justo GARATE. — <i>Apuntes acerca de Aizkibel</i> .....	23
Rodney-A. GALLOP. — <i>Innombrables extravagances</i> .....	37
ZATARAIN darr Ambrosi. — <i>Gure kanta-daiñuben tuntunak</i> .....	43
Docteur JAUREGUIBERRY. — <i>Les jeux de barraka et de palanka</i> ..	61
Jean ETCHEVERRY-AINCHART. — <i>Une vallée de Navarre au XVIII<sup>e</sup> siècle : Baïgorry</i> .....	65
Julio R. de OYAGA. — <i>Luchas entre Cluniacenses y Cistercienses por San Salvador de Leyre</i> .....	97
Michel ETCHEVERRY. — <i>A Ustaritz en Avril 1789</i> .....	115
Pierre DOP. — <i>Le château de Saint-Pée</i> .....	129
<hr/>	
BIBLIOGRAFIA. — Pierre LAFITTE : <i>De la France au Béarn et au Pays Basque (A. Etchart)</i> . — P. L. : <i>Etchahun le malchanceux (Pierre Espil)</i> .....	137
NOTICIAS.....	139

1

Faint, illegible text at the top of the page, possibly a header or introductory paragraph.

Main body of faint, illegible text, appearing to be several paragraphs of a document.

Faint text at the bottom of the page, possibly a footer or concluding paragraph.



## Le château de Saint-Pée<sup>(1)</sup> et ses seigneurs

par Pierre DOP

La plaine de Saint-Pée s'élargit aux approches du bourg. Elle est dominée par le gros donjon carré du vieux château, qui, au milieu de ruines de construction moins ancienne, continue à se dresser, enveloppé d'un manteau de lierre chaque année plus épais.

Evocation de la période du Moyen-Age.

Placé à un carrefour de voies, depuis quand surveille-t-il ainsi les passages ?

Les premiers renseignements que nous donnent des documents sur ses seigneurs ne remontent guère qu'au milieu du douzième siècle. Mais tout porte à croire que leur ancienneté est plus reculée. Comme pour tant d'autres, elle se perd dans les brumes du passé.

Puisque nous passons avec la Nivelle devant l'antique manoir de Saint-Pée, ne vous intéresserait-il pas de jeter un coup d'œil avec moi sur ses habitants à l'époque féodale ?

Le premier nom que l'on rencontre de ses seigneurs est un certain Raymond-Arnaud qui vivait vers 1150. Mais sur son compte on ne sait absolument rien que ceci : Sans héritier mâle, il laissa ses biens et sa seigneurie à sa fille, Raymonde, qui épousa Pès-Arnaud, appartenant à la famille de Sault, établie à Hasparren, famille qui comptait au premier rang de la noblesse du pays. Pès-Arnaud descendait par sa grand'mère des vicomtes du Labourd.

Comme les autres seigneurs de son époque, il passait son temps

(1) Extrait d'une conférence donnée au Musée Basque de Bayonne et intitulée : « En descendant les bords de la Nivelle. — Paysages et souvenirs. »

à se battre, et ses successeurs firent de même. Rien de plus légitime quand ces seigneurs se battaient à la suite de leur suzerain. Et c'est ainsi que Pès-Arnaud prit part du côté du roi d'Angleterre à la bataille de Taillebourg où d'ailleurs les Anglais furent défaits. On ne pouvait en dire autant quand ils se battaient entre voisins. Et le cas était fréquent. C'était en particulier celui des familles de Sault et de Garro, qui, en 1254, amena le roi d'Angleterre à leur imposer une trêve.

A ce régime, ces gentilshommes se ruinaient. Toujours à court d'argent, il leur fallait chercher des prêteurs. Pès-Arnaud les trouva dans la personne d'un bourgeois de Bayonne et le Chapitre de la Cathédrale envers lequel il engagea la dîme de Saint-Pée. Celui-ci resta même son seul créancier avec des prêts s'augmentant sans cesse. — Incident piquant — Après sa mort, sa veuve se fit excommunier pour avoir perçu des fruits de la dîme engagée. L'affaire s'arrangea cependant avec une augmentation de créance. Mais la pénurie de la dame était telle que, son fils, héritier de sa seigneurie, étant mort peu de temps après son père, elle fut acculée à emprunter encore pour payer les frais de ses funérailles qui se firent à Lahonce dans l'antique caveau des Vicomtes de Bayonne.

Ces faits nous montrent dans quels embarras financiers se débattait la famille seigneuriale de Saint-Pée au XIII<sup>e</sup> siècle.

3  
—  
Balasque nous dit qu'à cette époque le plus affreux désordre régnait en Labourd. Les seigneurs labourdins parmi lesquels ceux de Sault et de Garrot — toujours eux — couraient à la tête de compagnies de routiers, vraies bandes de larrons, et rançonnaient le pays sous couleur de guerres particulières.

Pareilles pratiques persistaient malgré les interventions du souverain anglais et de son gouverneur en Gascogne qui imposaient des trêves.

La situation s'aggrave encore au siècle suivant, envenimée par les querelles entre Bayonnais et Labourdins et aussi par la concession donnée par Edouard VII à un chevalier agenais, Arnaud de Durfort, de la terre du Labourd et de son baillage, alors que la charge de bailli avait été concédée sa vie durant à Arnaud de Sault d'Hasparren. Après la mort de ce seigneur étranger au pays, son fils prit même le titre de vicomte, exigeant l'hommage des nobles labourdins. Cela provoqua de nouvelles luttes guerrières où Durfort était appuyé par les Bayonnais.

Tout le monde connaît l'horrible drame de Proudines. Guil-

laume-Arnaud de Sault seigneur de Saint-Pée, en fut une des victimes.

Dans cette période tourmentée, certaines figures ressortent tout particulièrement dans la succession des chefs de cette maison : celles de Pero-Lopez d'Amesqueta et de ses successeurs immédiats : Jean et Ogerot.

Nous allons nous y arrêter un moment si vous le voulez bien.

Vers 1370, Sanche, Seigneur de St-Pée, et Garcie-Arnaud, seigneur d'Espelette, dont les deux maisons étaient séparées depuis longtemps par une vieille inimitié, se faisaient la guerre une fois de plus.

Sanche fut tué dans un des combats qu'ils se livrèrent. Par suite de cette mort, la maison de St-Pée tombait de nouveau en quenouille. L'héritière était une fille : Jeanné.

Les gens de Saint-Pée se mirent en quête de lui trouver un mari capable de venger la mort de leur seigneur. Leur choix s'arrêta sur Pero-Lopez, seigneur d'Amesqueta, chevalier renommé de Guipuscoa.

Nous empruntons le récit à Jean de Jurgain, qui l'avait lui-même extrait de manuscrits conservés à la Bibliothèque Nationale. Je vous le donne tel quel, tout en vous déclarant que la forme me paraît légèrement romancée.

« Le mariage venait de se conclure et le château était encore en fête quand Velche d'Ezpeleta, neveu de Garcie-Arnaud, alla trouver le nouveau châtelain et le défia : « Comme vous ne pouvez » le nier, lui dit-il, je suis compté pour le plus courageux homme » qui se soit distingué dans les faits d'armes de cette contrée. Il » paraît que les gens de Saint-Pée vous ont pris comme la meilleure » lance du Guipuzcoa, et vous ont donné la mission de venger la » mort de votre beau-père qui succomba alors qu'il croyait me tuer. » Vous plait-il que nous soumettions le sort de notre querelle à la » fortune de nos lances ? A moi cela ferait grand plaisir. »

« Amesqueta répondit aussitôt : Cela me plaît. Et, d'un commun accord, les deux chevaliers entrèrent en plaine, fondant l'un sur l'autre, visière baissée et lance au poing.

» Le sort du combat fut fatal à Velche. Pero-Lopez le désarçonna et le tua, ajoute le chroniqueur, en vengeance de la mort de son beau-père et d'autres meurtres commis par le lignage d'Ezpeleta sur ceux de Saint-Pée. »

Venant de l'autre côté des Pyrénées, la famille d'Amesqueta en avait porté en même temps les inimitiés et les querelles. Ainsi

voyons-nous Jean de Saint-Pée, fils du précédent et son héritier entrer en guerre l'année même de son mariage — il avait épousé Isabelle de Beaumont — avec le seigneur d'Alzate dont le palacio était à Vera.

Un matin à l'aube, à l'improviste, lui et ses gens se présentèrent, avec force tumulte, devant la maison de l'ennemi. Celui-ci sortit avec ses hommes d'armes, et le combat s'engagea. Il ne fut pas favorable au seigneur d'Alzate qui se fit encercler avec son fils par les combattants adverses, et tous deux perdirent la vie.

Il se reproduisit pour la maison d'Alzate la situation qu'avait connue celle de Saint-Pée quelques années auparavant.

La mort de ses seigneurs était à venger. Or le seul descendant mâle avait péri en même temps que son père, et une fille devenait l'héritière.

Elle épousa Jean de Gamboa, fils de Fernando, maître du palacio d'Oyarzun.

Du coup, la cause devenait celle des Gamboiens, une des deux fameuses factions — l'autre groupait les Onazinos — qui divisaient au Moyen-Age les divers lignages du Guipuzcoa.

5  
Fernando de Gamboa, à la tête d'une forte troupe formée de ses partisans, traversa la Bidassoa à Irun et, passant par Urrugne et Saint-Jean-de-Luz, marcha sur Saint-Pée, tandis que ceux d'Alzate s'y rendaient par ailleurs. Jean de Saint-Pée, en vaillant chevalier, n'attendit pas les ennemis. Il sortit de son château et monta sur son cheval, se dirigea avec une fière bravoure au-devant d'eux. Il était accompagné de ses parents, renforcés de 150 hommes d'armes du parti des Onazinos.

La rencontre eut lieu sur un plateau entre Saint-Jean-de-Luz et Saint-Pée, probablement dans les environs de Serres, ancienne paroisse qui n'est plus aujourd'hui qu'un quartier d'Ascain. Les Gamboïnos furent battus. Fernando de Gamboa succomba ainsi qu'une grande partie de ses compagnons. Le reste s'enfuit en désordre, mais se trouva arrêté par les eaux de la Nivelles grossies par la marée. Beaucoup perdirent la vie en essayant de traverser la rivière, et le petit nombre qui parvint à se sauver régagna l'autre côté de la frontière en déroute complète.

Avec les d'Amézqueta, la maison de Saint-Pée continuait à compter de valeureux hommes de guerre. Mais, contrairement à leurs prédécesseurs, ils paraissaient assez bien soigner leurs affaires. Le premier, Pero-Lopez, agrandit sa fortune de domaines importants : Arritzague à Anglet, Urdains, à Bassussary. Son fils acquit la seigneurie

de la défaite, il rallia les survivants et, obtenant de nouveaux renforts, il fut se jeter dans Pouillon. En prévision des événements, il avait solidement organisé cette place du ressort de la prévôté de Dax dont il était chargé.

Le comte de Foix qui dirigeait la campagne au nom du roi de France mit à profit sa victoire pour réaliser l'occupation du Labourd tout entier.

Mais — et je vais ici laisser parler le chroniqueur — « l'occupation de la terre labourdine n'est pas son ambition principale. Il rêve plus encore, d'anéantir l'indomptable animateur, l'infatigable soutien du parti britannique. Et il compte bien cette fois en finir avec lui. Aussi, de Saint-Jean-de-Luz se porte-t-il brusquement sur Saint-Pée, dont il ne faut plus que le château et le châtelain subsistent... Et l'assaut est livré au vieux castel. Les hommes d'armes et les hommes de service du noble logis s'efforcent crânement de repousser l'agresseur, mais sont bientôt mis hors de combat. Le vicomte de Béarn, cédant à un besoin irrésistible de vengeance, fait détruire les moulins qui dépendent de la demeure seigneuriale, puis incendie le repaire détesté lui-même, où sans doute gît parmi les morts celui qu'il a juré d'exterminer. Et voici qu'il apprend la cruelle vérité : ses prisonniers lui disent qu'Ogerot n'est point là, mais à Pouillon, et bien vivant.

« Gaston IV sentit que rien n'était fait tant que son irrésistible adversaire avait la possibilité d'agir. Sa résolution est prise à l'instant, il part dans une randonnée furieuse, et s'empresse de serrer dans un étau de fer le réduit où s'est retranché le champion redouté. A la faveur de circonstances fortuites, il réussit, renonçant au blocus, à pénétrer dans la ville, tua ou saisit presque tous ceux de la place.... Une dernière déconvenue l'attendait. Ogerot dérouta les limiers lancés à ses trousses à travers la ville. Puis, l'agile Basque, gymnaste né comme tous les gens de son lointain village, s'élança du haut des remparts scruta les environs depuis le fossé qu'on avait jugé inutile de garder aperçut et gagna un bois qui venait d'être évacué, s'en fut enfin à Bayonne par petits chemins et voies ombragées.

« Fut-il poursuivi et blessé durant cette course fiévreuse ? Avait-il été atteint dès avant son évasion ? Reçut-il, dans sa chute vertigineuse quelque coup grave ? On ne sait, mais tout permet néanmoins de présumer que cette nouvelle aventure l'avait — et irrémédiablement — meurtri dans sa chair. On conçoit mal qu'un athlète en pleine forme ait pu être terrassé par la fatigue seule, et, à son arrivée à Bayonne, le revenant de Pouillon n'était plus qu'une ruine....

Un jour, je m'amusais fort d'entendre le conducteur d'un car de touristes qui avait fait arrêter sa voitures devant le château : « Voilà » le château des sorcières, disait-il. Tout près est un endroit où les » sorcières se réunissaient pour danser. L'herbe n'y pousse pas. » Mais l'auto repartit aussitôt, ce qui ne permit pas aux auditeurs d'aller se rendre compte.

Le fait certain est que Lancre vint exercer sa terrible justice à Saint-Pée et y fit brûler un certain nombre de personnes accusées de sorcellerie.

Il habitait l'hôtel Barberaenea dont l'immeuble existe toujours avec même affectation.

Dans le plus fameux des ouvrages que l'on tient de lui, il décrit une scène diabolique dont il fut l'objet pendant son sommeil. Resté endormi, il ne s'aperçut de rien. Mais le fait lui est rapporté par des témoins. Il n'en doute pas un instant. Les choses les plus extravagantes sont pour lui du domaine de la vérité.

9  
—  
Donc, un complot a été formé dans une réunion de sorcellerie contre les membres de la commission de la justice. Le diable a promis qu'ils seraient tous étranglés et brûlés. La nuit suivante, il accompagne trois sorcières jusqu'à la chambre à coucher du magistrat. Celles-ci s'approchent du lit et pénètrent sous les rideaux pour exécuter leur dessein, mais, malgré leurs tentatives répétées, restent sans succès. Deux messes noires sont dites dans la maison, l'une dans la chambre même par un prêtre de Saint-Pée, l'autre dans la cuisine par la femme Sancinena.

Une demi-heure après, les conjurés se rendent chez le sieur d'Amou dans son château. Ce seigneur était profondément endormi. On lui passe une corde au cou, mais c'est en vain qu'on tente de l'étrangler.

Une nuit précédente, est-il encore raconté, une des sorcières s'était déjà introduite chez le même personnage pendant son sommeil, lui avait percé la cuisse et sucé le sang.

Et voilà les histoires qui suffisent pour faire du château de Saint-Pée en ruines un lieu hanté ou fréquenté par les sorcières.